

« Mon matricule, je l'aimais bien, il se terminait par 68 »

FABIENNE LAURET, 67 ans, ouvrière durant onze ans chez Renault Flins.

« En mai 1968, j'étais en première au lycée de filles, que nous avions occupé. Physiquement, vivre les événements au Quartier latin était sportif : plus de transports en commun, plus d'essence... On en a avalé des kilomètres pour se rendre aux manifestations ! Mai 68 était pour nous, membres de la Jeunesse communiste révolutionnaire, une répétition générale : il fallait convaincre les ouvriers de changer la société, mais de l'intérieur. Se faire embaucher à l'usine Renault de Flins, un des mythes de l'époque, était le moyen le plus rapide pour y arriver. On a débarqué à une vingtaine à la rentrée 1971, mais dans un esprit joyeux, pas du tout sacrificiel. Mes premiers pas dans le monde ouvrier se sont faits à l'usine de biscottes Gringoire (*dans le Loiret*). Debout sur une estrade, immobile, et, devant moi, ces biscottes chaudes qui défilaient sur le tapis roulant et me râpaient les doigts. On essayait d'aller le plus vite possible pour s'offrir trente secondes de répit dans cette répétitivité incessante, quasiment neuf heures par jour.

J'ai débarqué à Renault Flins en mai 1972, à la couture, dans l'atelier des femmes. Un comble, vu que je ne savais absolument pas coudre. Mon matricule, je l'aimais bien car il se terminait par 68. Je devais coudre des cartons sur une bande de tissu sans savoir à quoi cela était destiné. Je me suis vraiment sentie comme un robot. Marche avant, marche arrière... Cette automatisation vous tourne la tête jusqu'à donner envie de vomir. Le bruit des machines, près de 300 vieux tacots qui fonctionnent en même temps, est abrutissant. Assis sur de mauvais sièges, face à des machines lourdes et anciennes, on sentait le corps se tendre et ne plus répondre.

L'accident le plus commun, c'était quand l'aiguille de la machine vous traversait l'ongle de l'index. J'ai failli en tomber dans les pommes. Il y avait aussi les tendinites, les lombaires qui se tassaient... Les



crises de nerfs, voire de tétanie. L'infirmerie était une oasis pour nous. Les incursions y étaient tolérées par la direction car c'était une de nos seules soupapes. Mais pour y aller, il fallait affronter les sifflements. Constants, systématiques, ils ont été la première manifestation de machisme à laquelle j'ai été confrontée. Cela partait d'un endroit et gagnait toute la chaîne, comme une traînée de poudre. Un jour, j'ai entendu un salarié dire à son pote : « Tu vas au parc à moules ? » Cela désignait notre atelier de couture, une espèce de fantasme généralisé au sein de l'usine.

Les horaires en équipes, en alternance matin (5h30) et soir (13h30), étaient particulièrement usants. J'ai réussi à passer en horaires normaux après neuf ans d'atelier car je souffrais de stérilité. J'ai découvert le yoga avec le CE de l'entreprise et cela a dû me débloquent car je suis enfin tombée enceinte... Quand on sort de Flins après une dizaine d'années, on est usé. Les gens des presses deviennent sourds. Les ouvriers de la peinture souffrent de problèmes pulmonaires. Les ouvriers mécaniques ou de sellerie ont des problèmes de dos. Moi, je m'en suis relativement bien sortie : j'ai juste chopé la bosse du bison à force d'avoir la tête penchée sur ma machine. » ●

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-SOPHIE BOURDET
PHOTO ROBERTO FRANKENBERG

DATA

Fabienne Lauret, c'est...

Numéro de matricule
842 564/68.

11 années comme
ouvrière.

800 pièces
à produire par jour à
l'atelier de montage.

15 minutes pour
assembler les
housses des sièges
d'une voiture.

Un livre, *L'Envers de Flins*, aux éditions Syllepse.